Document generated on 10/12/2024 1:37 a.m.

Liberté

L'Ancien régime

Claude Lagadec

Volume 16, Number 2 (92), March–April 1974

Poésie, nouvelles, chroniques

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26450ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lagadec, C. (1974). L'Ancien régime. *Liberté*, *16*(2), 16–20.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1974

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'ancien régime

Je vous parle d'un temps d'il y a très longtemps, d'un temps révolu, très loin, là-bas, et qui appartient à une autre ère que la nôtre. D'un temps où les premières masturbations se mêlent à une odeur d'encens et de lampions qui fument, d'un temps où les cantiques et les réunions de la chorale s'entremêlent, s'empêtrent et s'enfargent dans les parties honteuses et dans le corps mystique.

Je sais bien que tout cela est du passé. Peut-être l'enfance a-t-elle changé ; ce n'est peut-être plus Rimbaud ou le comte de Lautréamont qui aujourd'hui a un goût de frère de l'instruction chrétienne, c'est peut-être plutôt Jethro Tull qui exsude l'essence diesel d'un autobus d'écoliers et le rose d'une goofball qui se marie à la puanteur fade d'une colonie pénitentiaire régionale et polyvalente.

Mais cela n'est pas mon affaire. Je veux vous parler du terrible froid de la messe. Mon père m'a réveillé à cinq heures, et je m'habille en hâte pendant qu'il rajoute du coke dans la truie. Et puis c'est la longue marche, deux blocs, sur la neige durcie de la rue Cartier dans le noir glacé. Je suis seul au monde et si petit dans l'étroit couloir formé par les clôtures des parterres à ma gauche et l'énorme banc de neige qui fait trois fois ma hauteur à ma droite et qui m'empêche de voir les maisons de l'autre côté de la rue. Dans ce couloir ou ce tunnel, mes pieds crissent sur la neige dure et j'ai froid, je

grelotte, j'ai mal, et l'obscurité elle-même a froid, les trois lampadaires ont froid.

Depuis ce temps-là, il m'est arrivé d'avoir froid, aux oreilles, aux pieds ou aux mains. Mais ce froid noir de mes dix ans est un froid dont on ne revient jamais, une solitude si glacée et si sombre, un froid si opaque et si profond que la chair de dix ans en reste en quelque façon à jamais transpercée, toujours un peu fiévreuse dans les réchauffements offerts par la suite. Cette chair de dix ans, encore en ce moment, séjourne précisément à cet endroit où je suis assis, et j'ai froid.

C'est comme si le monde entier avait eu froid, d'un froid inutile qui ne sert à rien ni à personne, une glaçure qui pénètre jusque dans les petits espaces de l'âme, qui s'y installe, tranquille, et ralentit tous les mouvements, retarde les élancements, met sa morsure sur les yeux et sur le coeur.

L'enfance n'est pas cette faiblesse et cette innocence que l'on a souvent dites. Elle est exploration passionnée, mais ses forces, qui ne sont pas petites, peuvent être brisées par des épreuves trop lourdes, des chocs trop soudains, des froids trop grands.

La douleur qui en reste par après c'est un pressant besoin d'avoir vécu son enfance à une autre époque, dans une autre ère que celle-ci. En ce temps-là, c'était l'Ancien régime, et je n'avais pas cette blessure au côté.

La douleur qui en reste est celle du temps qui a été perdu, celle d'un Ancien régime où les choses étaient différentes, et où la chaleur ne faisait pas défaut. Comme il fait froid dans mon enfance chrétienne, j'en parle comme de souvenirs de guerre. Je vois une longue soutane noire, boutonnée de haut en bas, et une odeur de musc, une légère et fade puanteur de sourires contraints qui parlent des péchés de la chair, des détails infinis de l'impureté.

Qu'ai-je bien pu imaginer en ce temps-là sur les horreurs des secrets d'alcôve ? De quelles atrocités s'agissait-il, en quels combats ? Terreurs indicibles qui se cachent derrière les ricanements de gamins s'esclaffant en histoires cochonnes, et

l'étrange tremblement que c'est d'entendre des histoires que l'on sait cochonnes et que l'on ne comprend pas. Plaisanteries saccadées d'enfants qui aspirent goulûment le mépris dans la tendresse, la haine de l'abandon, qui tettent la culpabilité du corps mauvais où promiscuitent la gêne, et la honte, et la peur. Rires stridents et suraigus d'un jeune mépris qui s'invagine et qui s'embrase dans les délices et les souffrances de la mutilation.

Et toujours cette morne fadeur qui n'est pas l'odeur du sperme mais le rance de violences réprimées, le sourire trouble du mutilé, la complicité torve qui s'établit entre salisseur et victime, pendant qu'il me parle d'Histoire du Canada, transportant sur sa personne les relents mornes d'une vague bassesse écoeurante et douceâtre.

O qui dira les Fête-Dieu solennelles de la rue Rachel, les habits de femme que tous les hommes endossaient comme si c'était la chose normale, la chose à faire, les lourds cierges blancs, le cliquetis des encensoirs fumants balancés avec vigueur sur la maladie du monde, pendant que les pieds butent sur les gros pavés inégaux et sur les rails des tramways dans la cire brûlée. Et ces montagnes de fleurs des reposoirs devant lesquels s'agenouillent mes dix ans me reviennent à ce jour en une odeur funéraire. Beaucoup de fleurs, c'est toujours funéraire.

C'est funéraire, et pourtant les parents ne meurent pas. Les parents appartiennent à l'Ancien régime, c'est éternel et ça vit toujours, des parents. Toujours dans ma vie il y a eu mon père et ma mère. Papa et maman. Toujours ils ont été là. Ils font partie de l'univers, comme il y a du soleil et du ciel bleu. Il y a mon père et ma mère. Tout le temps que j'ai vécu ils ont été là. Paisibles. Puissants.

Tout le temps qui m'était à venir et qui m'est déjà advenu, ils ont été là, et toute ma vie j'ai redouté leur mort. Souvent je me dis que quand ils mourront, ce qui va bien leur arriver un jour, je serai terrassé, et surtout je me sentirai très seul dans la vie. Un homme qui perd ses parents é quarante ans,

ce n'est pas un orphelin, il serait ridicule d'en parler comme d'un orphelin, n'est-ce pas, parce qu'un orphelin c'est petit et c'est faible, alors qu'un homme de quarante ans c'est costaud, c'est grand et c'est fort, ça se débrouille tout seul. Et pourtant c'est comme ça. Je me sentirai orphelin. Et puis je me sentirai tout seul dans la vie et vraiment adulte quand mes parents ne seront plus.

Aussi, je suis tout petit et j'ai froid. Beaucoup plus tard, trop tard, quand tout sera consommé, viendront pêle-mêle la bonne démence de Nietzsche, les bonne rigueurs de Marx et de Freud, qui feront comprendre à l'esprit assoiffé que c'est parce que l'enténèbrement n'était pas vraiment complet et le froid pas vraiment total que ces mains balladeuses sortaient malgré tout de ces soutanes si longues et si noires pour tripoter les fesses et les ventres des petits garçons en d'infâmes complaisances.

Cela, je l'ai su plus tard, mais le compte n'y était pas, et l'enfance est restée volée. Du fond de l'estomac, et plus bas encore, du côté du ventre et des tripes, remonte vers les dents un sac immonde de rage inéclatée, un paquet de vomissure jamais vomie qui pourrit là, tranquille, presque inépuisable, comme cette eau stagnante qui pourrit toute seule sur place sans qu'il soit besoin d'y ajouter quelque chose, du simple fait qu'elle ne peut s'écouler en se purifiant. Saletés inépuisables, longues années d'amours épileptiques où les hoquets et les haut-le-coeur n'en finissent plus. Saccadés. Crapauds. Et toutes ces femmes habillées de viande.

L'Ancien régime c'est avant et en même temps c'est maintenant. Aujourd'hui je dis qu'hier j'étais vrai, hier je touchais aux choses sans avoir à me retourner et sans être réduit à tuer le temps. Dans l'Ancien régime j'étais en bons termes avec le temps. Mélancolie d'un autre temps, comme l'étape ordinaire d'un voyage que la suivante embellira. C'est comme une longue traîne qui m'enveloppe et en même temps me suit, une partie de moi dont j'ai besoin pour me répandre et m'étaler pour avoir plus de volume à la surface de la terre.

Je me souviens d'avoir dévalé la côte de la rue Papineau, humant à pleins poumons en passant près du Pain Moderne en mélangeant cette odeur puissante de farine fraîchement montée à l'odeur du cuir de chez Petronzio le cordonnier. De toutes les mémoires l'olfactive est la plus forte, et j'envie les chiens qui se sentent le cul au lieu de se serrer la main en disant je m'appelle untel comment vous appelez-vous il fait beau n'est-ce pas comment ça va ?

Fillette, ma chienne, rêve les yeux ouverts. Couchée sur le flanc, elle aboie sourdement, ses pattes de devant trépident, ses oreilles se dressent. Son bonheur est lithique et je l'envie.

L'Ancien régime est une autre enfance, mais qui n'est pas vraiment un autrefois. Sachez bien que le passé n'existe pas. Ce que nous appelons le passé n'est qu'une autre forme du présent, au coeur même de l'instant, souvent inaccessible. Toujours l'Ancien régime m'accompagne et me suit dans la vie. Il va où je vais, toujours prêt à refleurir à nouveau, inaltérable et disponible, superbe si je le veux. Il m'arrive de pouvoir y descendre parfois, lentement, retrouver la fraîcheur et le contentement simple. Je n'ai pas de recette pour réussir cette descente, ce n'est que la grâce, fragile et fugace d'un bonheur toujours immérité.

La seule vertu ici est l'obéissance ou la docilité à se laisser conduire comme par la main dans cette voie souterraine. L'obéissance à la vie et l'obéissance à la mort. L'important, ici, n'est pas de réussir ou d'échouer, mais une certaine façon de dire l'échec.

Car l'échec est assuré, n'est-ce pas ? Il est certain, c'est la culbute finale. Je suis un raté, un écrivain raté, savourant l'amer lot des poètes mineurs, des critiques littéraires et autres parasites qui ont survécu à leur enfance et qui ne savent presque plus.

La mort est là qui guette, la mort est avancée, la mort est commencée, depuis si longtemps. Mélancolie. Fulgurance, Piétinement. Il me reste si peu de temps pour pleurer et pour dire je t'aime.

CLAUDE LAGADEC